

ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de M. Ricardo Saez

Le 2 juillet 2015

Discours de bienvenue de Monsieur Pierre Peyrous, de l'Académie de Béarn

Monseigneur et cher Président, Mesdames et Messieurs de l'Académie de Béarn, Mesdames et Messieurs, chers Amis,

Permettez-moi, d'abord, de vous remercier d'avoir bien voulu me charger d'accueillir aujourd'hui comme membre correspondant notre nouveau confrère, M. Ricardo Saez, alors que certains d'entre vous auraient pu souhaiter le faire, aussi bien et, sans doute, mieux que moi.

Depuis sa création, le 4 avril 1924, plus de 200 personnes, hommes et femmes toutes catégories confondues, ont eu l'honneur de devenir membres de notre chère Académie de Béarn. Parmi elles, nous comptons un seul étranger, un Britannique, et une douzaine de Français, en majorité issus de familles béarnaises qui ont vu le jour hors de France. Mais M. Saez, né le 26 avril 1948, à Briones, en Castille aux confins de la Navarre et des provinces

basques, pour être précis est un cas unique, car, né étranger, il est le seul d'entre nous à avoir choisi de devenir Français par naturalisation en 1971. Quand je dis Français, je devrais dire Béarnais puisque, nous le savons tous, Lou Nouste Henric a annexé la France au Béarn et non point le Béarn à la France !

Repéré par ses maîtres dès ses études primaires à Llodio, au Pays basque, il a la chance de pouvoir échapper à la dure situation qui règne alors en Espagne. Il arrive en France, pays dont il ne parle pas la langue, de faire ses études secondaires en France dans un pensionnat religieux de Vendée où il fera ses études secondaires de 1959 à 1967, année qui voit son succès, avec mention bien au Baccalauréat de philosophie. Il y acquiert une large culture générale (latin, philosophie, histoire, Lettres).

C'est le lycée Henri IV (Ne peut-on pas voir là, un premier clin d'œil du destin pour la suite de sa carrière ?) qui abrite ses deux années de classes préparatoires à Paris. Mais il ne peut présenter les concours d'entrée à Ulm ou Saint-Cloud car il n'est pas encore naturalisé. Il fréquente également l'Institut catholique et le Centre Richelieu. Licencié d'espagnol à l'Université de Paris IV Sorbonne en 1971 il y ajoute, l'année suivante un DES.

Son caractère qui, a-t-il coutume de dire, s'exprime, suivant quatre axes (l'étude, la réflexion spirituelle, la création poétique et le sport) et ses brillants résultats universitaires lui sont un appoint décisif pour sa demande de naturalisation. Il a, en effet, décidé, sans renier la patrie de Cervantes et de Sainte Thérèse d'Avila, de devenir Français, séduit, explique-t-il, par la culture de notre patrie, par son sens de l'universel, par ses valeurs, tant civiles que religieuses, sa tolérance et par les trois vertus de notre devise sur lesquelles reposent notre République : Liberté, Egalité, Fraternité. C'est chose faite en 1973.

Bénéficiant d'un sursis comme beaucoup d'étudiants, il est reçu à l'Agrégation en 1973 et, en 1975, obtient un DEA avant d'enseigner un an au lycée de Suresnes. Il se marie le 29/06/1974 à Brigitte Pintenat, bourguignonne par sa mère et berrichonne par son père. Nous sommes encore loin du Béarn !

Il va remplir ensuite ses obligations militaires, ce nouvel « impôt du sang » qui, depuis la Révolution, n'est plus l'apanage de la noblesse, ce facteur d'intégration de toute la jeunesse, hélas aujourd'hui suspendu avec les tristes conséquences que nous constatons chaque jour. Non seulement il y tient, alors qu'à cette époque beaucoup déjà cherchent à y échapper, mais encore il veut rendre à sa nouvelle patrie un peu de ce qu'il en a reçu en mettant ses compétences à son service.

Et c'est ainsi qu'en 1975, à l'Ecole Militaire de Paris où, jeune capitaine, je dirige la section d'études hispaniques du Centre de langues et études étrangères militaires, je vous vois, Monsieur, pour la première fois lorsque, soutenu par votre épouse, vous venez, timidement, proposer vos services de linguiste, proposition que je m'empresse, bien évidemment, d'accepter. Mes sentiments envers mon subordonné direct vont évoluer rapidement d'une estime méritée et de la reconnaissance pour l'excellent travail accompli, à l'amitié, au-delà des différences hiérarchiques. Pourquoi cette amitié ? Comme disait Montaigne en parlant de La Boétie : « parce que c'était lui, parce que c'était moi ». Nos épouses vont se connaître et s'apprécier, déjà unies par la complicité instinctive de celles qui exercent le noble, mais combien dur aujourd'hui, métier d'enseignantes et d'une même langue en plus. Au fil des quarante ans écoulés, cette amitié devenue familiale n'a fait que se renforcer, tout au long de nos carrières respectives que nous suivions parfois de loin mais jalonnées de retrouvailles géographiques, de visites, de courrier à l'occasion des naissances ou des promotions.

Mais ce n'est pas là le thème de mon propos et je reviens donc à ta brillante carrière, mon cher Ricardo.

Ta thèse sur Le clergé castillan et les mentalités religieuses en Espagne à l'époque moderne (1550-1621)-le cas de l'Archevêché de Tolède, te vaut lui aussi la mention très honorable et les félicitations du jury à l'unanimité. Cet énorme travail de près de 2000 pages en 6 volumes qui représente 12 années de recherches est qualifié de monumental par le professeur Bartolomé Bennassar.

Mais qu'as-tu fait d'autre jusqu'alors, depuis 1976, fin de ton service militaire ? Je ne vais pas, rassurez-vous, énumérer toutes tes affectations depuis les lycées de la banlieue parisienne jusqu'à

ta retraite. Je veux cependant souligner ton passage, de 1979 à 1980, comme chargé de cours à l'Université de Paris III-Sorbonne Nouvelle, suivi, jusqu'en 1984, de ton appartenance au Centre de Recherches sur l'Espagne des XVI^e et XVII^e siècles.

Nous nous retrouvons à Madrid, toi comme membre de la Casa de Velasquez, de 1984 à 1987, moi comme attaché militaire près l'Ambassade, puis tu arrives enfin dans ta nouvelle patrie béarnaise puisque, pendant 11 ans, tu es maître de conférences à l'Université de Pau. Tes connaissances, ton enthousiasme et tes dons pédagogiques me sont connus par tes anciens étudiants qui m'ont parlé des autres salles de cours qui se vident pour surcharger l'Amphi où tu dispenses ton enseignement. Tu découvres l'autre face des Pyrénées dont tu deviens amoureux, tu participes aux activités culturelles exceptionnelles qu'offre ma ville natale, mais tu attrapes, sous le « Beth Ceu », un virus dont tu n'es toujours pas guéri, celui du rugby dont tu deviens un connaisseur, grâce à l'Equipe et au Midi Olympique (ce qui prouve que l'on peut, dans ce cas seulement, devenir maître en la matière sans avoir jamais touché un ballon ovale ! Tu as même contaminé tes deux fils qui suivent aujourd'hui les exploits de la Section depuis Londres et Puebla au Mexique.

En 1998, tu es nommé professeur des Universités à Rennes 2 Haute Bretagne où promu à la première classe en 200 tu vas rester 13 ans. Tu y es directeur du département d'espagnol puis directeur du Master Langues romanes (espagnol, italien et portugais) et directeur d'une équipe de recherche et de dix thèses. Chargé de cours magistraux pour le CAPES et l'agrégation, tu fais partie des jurys de concours (14 fois pour le premier et 9 fois pour la seconde)... Tes qualités morales reconnues font aussi de toi le président de la commission de discipline et de la commission éthique et plagiat de l'Université au Conseil d'administration de laquelle tu sièges pendant huit ans.

Il me faudrait encore parler de tes très nombreux articles ou publications, (plus de 80), de tes ouvrages (dont 4 en collaboration), des traductions de livres espagnol, des 5 cycles de conférences donnés à Burgos entre 2000 et 2009, de tes conférences comme « Visiting professor » l'Université de la Nouvelle Orléans et à celle d'Asunción (Paraguay), de tes responsabilités dans les

accords d'Erasmus avec les universités de Salamanque, Barcelone, Burgos, Cáceres, Murcie et Saragosse, de ton travail avec les Presses éditoriales (Conseiller aux Presses Universitaires du Nouveau Monde, membre du Comité scientifique des éditions Mirabel et du comité éditorial d'Iberian Studies), des colloques que tu diriges ou auxquels tu participes (dont 18 pour les seuls organisés en France ou à l'étranger sur les échanges méditerranéens) et qui se terminent en apothéose en 2007, à Rennes, autour de l'œuvre de Jorge Semprun en présence de l'écrivain lui-même, du cinéaste Costa Gravas et d'un ministre du gouvernement espagnol.

Ta carrière s'achève avec le titre de professeur émérite le 1er septembre 2011.

Devenu béarnais de cœur depuis son long professorat à l'UPPA, tu viens t'installer avec ton épouse pour y prendre votre retraite, à Pau.

Ma joie de nous retrouver a quelque peu était troublée par la crainte de te voir, cédant à de nouvelles délices de Capoue, imiter le Tityre des Bucoliques de Virgile « recumbans sub tegmine fagi », en paressant dans une longue sieste sous un arbre en tenant à la main un verre de Jurançon, ce « vin des rois et roi des vins ».il n'en a rien été, heureusement car tu as conservé ton ardeur et tes dons pédagogiques, comme le démontre le fait que les dix thésards que du dirigeais encore récemment ont tous été reçus avec mention très honorable et les félicitations du jury à l'unanimité.

Tu t'es ensuite investi dans la Société des Sciences Lettres et Arts de Pau et du Béarn, dirigée de main de maître par un de nos confrères comme jadis par nos présidents d'honneur Pierre Tucoo-Chala et Christian Desplat, (que je salue au passage), et dont tu fais maintenant partie du Conseil d'administration.

Tu as rejoint aussi un groupe de chant, et un chœur liturgique mais, surtout, tu consacres tes recherches à l'histoire récente de notre province, en abordant dans un ouvrage en cours un sujet resté longtemps tabou : la Seconde Guerre mondiale et l'Occupation. Vous avez eu déjà un aperçu du haut niveau de ce travail grâce à deux de ses récentes conférences consacrées, le 9 décembre 2013, à Bertrand d'Astorg et, le 2/10/2014, à Deux figures

de la Résistance spirituelle : Mgr Edmond Vaansteenberghé et le
chanoine Jean- Marie Rocq.^{ANNALES ZOI 5}

Je suis convaincu, chères Consoeurs et chers Confrères, que vous avez eu la main heureuse en élisant le 19 mars dernier pour siéger parmi nous mon ami Ricardo, qui est décidé à travailler à fond pour notre Académie.

De toute façon, rassurez-vous ! Avant de l'accueillir solennellement parmi nous et de lui remettre en votre nom le collier à l'effigie de Marguerite de Navarre, la Marguerite des Marguerites, notre protectrice permettez- moi, au cas où, de me tourner vers lui et, retrouvant pour quelques secondes la voix de commandement de ma jeunesse, de lui dire pour la dernière fois, avec toute mon amitié : « Garde- à-vous, et au travail !

Discours de remerciements de Monsieur Ricardo Saez, nouvel académicien

Monsieur le Président de l'Académie
Monsieur le Président d'honneur
Mesdames et messieurs les académiciens.
Mesdames, messieurs,
Chers amis

Au moment où je m'apprête à vous répondre, permettez-moi, Monsieur l'Académicien, mon général, de vous exprimer ma loyale reconnaissance et ma sincère gratitude pour tous ces mots

bienveillants et élégants, élogieux et cordiaux, que vous venez de prononcer à l'égard de ma ^{ANNALES 2015} personne. Ils me vont droit au cœur. J'en suis touché, ému et honoré. Mais comme il est de mise, en pareille circonstance, je voudrais remercier au seuil de cette cérémonie, le Président de l'Académie de Béarn, Mgr André Dupleix, recteur honoraire de l'Institut catholique de Toulouse, la ou les personnes qui ont proposé ma candidature ainsi que son bureau et ses membres qui l'ont examinée avec l'indulgence qui sied à cette prestigieuse institution. Merci de me rendre destinataire d'une distinction dont je mesure imparfaitement, je dois l'avouer, la responsabilité que vous avez jugée digne de me confier.

En vous écoutant, mon cher Pierre, je me suis toutefois demandé si j'étais le seul heureux bénéficiaire de vos propos. A supposer qu'ils me fussent tous destinés, les honneurs n'ont de sens, à mes yeux, que s'ils sont partagés. Tant il est vrai que c'est par l'autre que l'on devient soi-même. Et s'il est une personne avec laquelle je réclame le droit impérieux de les partager, c'est en tout premier lieu avec Brigitte, mon épouse, Olivier et Sébastien, nos enfants, le financier et l'artiste, nos deux belles-filles, Judith, l'Espagnole, et Diana, la Mexicaine, sans oublier Clara, notre petite princesse londonienne, toute grâce et beauté, qu'on la dirait sortie d'une toile de Velázquez.

Je dois dire, cédant à la confiance, combien j'ai été attiré, d'emblée, par la devise de notre Académie : *ubi spiritus ibi libertas*, « où est l'esprit, là est la liberté » tant elle éveille en moi des résonances personnelles sur lesquelles je me suis efforcé de construire le sens de ma vie, l'enracinement de mes convictions et la détermination de mes combats. En la découvrant, j'y ai perçu l'invitation à l'esprit du large, à l'horizon illimité des ciels d'azur, au frémissement d'inconnu, à l'intelligence et à la tolérance, car c'est bien cet éclatant patrimoine qui a fécondé et travaillé ce coin de paradis, le Béarn, blotti au pied des Pyrénées, d'où l'on embrasse du regard l'ondulation des lignes et des tons changeants des cimes et où, pour citer Alain-Fournier, « les gens viennent voir la beauté du monde ». Tel est, dans une sorte d'harmonie préétablie ou tout du moins d'affinités électives, le lien substantiel qui me relie au Béarn, ce Béarn que Jacques Dyssord, ce génie fourvoyé, appelait « la presque Espagne ». Cet héritage, je serai ravi de le prolonger car ma seule ambition en venant vous rejoindre à l'Académie de Béarn

se résume en une seule phrase : servir l'esprit en ce qu'il a de plus gratuit, le nourrissant par la réflexion et la recherche pour toujours m'approfondir et m'élargir. Pour ce faire, je serai soucieux de m'inscrire dans le sillage d'une tradition pluriséculaire afin de creuser, avec modestie et passion, le sillon ouvert par tant d'historiens et d'écrivains, maîtres incontestés de la mémoire et de la littérature locales qui se sont succédé au cours des âges. Dans le cas précis qui m'occupe, j'aime à détacher ces fragments tirés d'un texte qui a depuis longtemps mes faveurs, que je dois à cette savante leçon de sagesse et de méthode glissée sous la plume de l'abbé Jean Annat, historien averti des Sociétés populaires et du clergé du diocèse de Lescar au temps troublés de la Révolution. Ils figurent dans le programme ouvrant le premier numéro de la *Revue Historique et Archéologique du Béarn et du Pays Basque* qu'il fonda en 1910. En voici un court extrait « C'est précisément quand elle est entièrement désintéressée que l'étude de l'histoire devient vraiment utile et profitable ». Pour mener à terme une telle exigence, il fut aidé par deux collaborateurs de talent, Louis Batcave, l'Orthézien, émigré à Paris, et Victor Dubarat, aumônier du Lycée Barthou et archiprêtre de l'église Saint-Martin de Pau, qui domine le discours historiographique local de la première moitié du XX^e siècle. A ce passage, qui pose et expose les principes scientifiques de sa revue, Jean Annat en ajoute un autre qui le complète d'admirable manière : « Pour étudier le passé, il faut comme on l'a dit, se faire une « âme d'ancêtre », mais se faire une âme d'ancêtre, c'est faire abstraction de tout ce que notre jugement doit aux lois, aux usages, aux coutumes ; c'est renoncer à transporter dans le passé nos habitudes de penser et d'agir ; c'est enfin reconstituer le milieu où les faits se sont déroulés avec les mille circonstances concrètes qui en modifient le caractère, la signification et souvent la portée ». Seule cette mise à distance critique, promue au rang d'une encyclopédie des savoirs, bâtit les fondements d'une saisie dense et complexe des phénomènes d'un passé multiforme. La dernière préconisation d'Annat, la plus fine des trois, car elle touche à l'intime recommande à l'historien de voir avec les yeux de l'esprit et d'apprendre à mieux connaître son pays, c'est-à-dire, son Béarn, « car, conclut-il, mieux connaître veut dire mieux aimer ». C'est un tel impératif qui guide l'aventure dans laquelle je me suis lancé en m'engageant dans l'étude des années sombres de Vichy et plus particulièrement

dans la résistance chrétienne menée à Pau par cinq ecclésiastiques, quatre Béarnais et un dominicain arrivé de Paris, replié, à l'époque, dans la capitale du Béarn. Ce groupe au nombre de cinq, passé à l'histoire sous le qualificatif du groupe de *La Charrette*, retient mon attention depuis trois ans. Un ouvrage est en cours.

J'avoue que dans mes rêves les plus fous, je n'aurais jamais imaginé que quarante ans plus tard le capitaine que je venais de rencontrer à l'Ecole Militaire de Paris, dont le nom roulait la rumeur des Gaves et les clartés méridionales du Sud-Ouest (Peyrous), allait un jour m'accueillir à l'Académie de Béarn, dans sa ville natale.

Au fil des semaines, j'appris à connaître mon supérieur hiérarchique. Je me dois de consigner que le respect, tout d'abord, l'estime, ensuite, firent vite leur œuvre. Elles allaient abolir nos statuts respectifs. Je découvris non seulement sa haute compétence professionnelle et son sens inné du devoir mais au-delà de la fonction, l'homme simple, travailleur et fraternel, quelque fois rugueux, ce qui ajoutait à l'intérêt qu'il suscitait en moi. Au point que je me mis à penser que le Saint-Cyrien, le licencié d'espagnol, le breveté de l'École de guerre, le docteur en études hispaniques était paré des vertus d'excellence. A travers lui, il me fut donné d'approcher l'éclat insigne de l'Armée et la grandeur illustre de son métier. J'eus bientôt l'occasion d'éprouver que mon supérieur était généreux et, à bien des égards, atypique - il lui arrivait même de m'inviter au mess des officiers -. La preuve m'en fut offerte au bout de quelques mois. En effet, Brigitte et moi-même avons été engagés à dîner à Villepreux, petite localité au-delà de Versailles où il habitait. Et c'est là, au cours d'un dîner préparé avec autant de cœur que de classe, que Ginette pénètre dans notre vie. Elle n'en sortira plus.

Le hasard veut que quelques années plus tard, années merveilleuses et lumineuses, que l'on peut qualifier à bon droit de solaires, nous nous retrouvons à Madrid où matin, midi et soir, dans la vacance de l'esprit, je vais pouvoir assouvir ma passion de chercheur : Tolède, Madrid, Simancas, Evora, Londres (*la British Library*) dessinent la géographie itinérante de mes principaux dépôts d'archives. L'homme du livre que j'étais devient l'artisan quotidien du manuscrit. Bénéficiant de conditions exceptionnelles, j'apprends à

travailler, à construire, à problématiser mes sources, à interroger leurs silences, leurs ruses et leurs énigmes. Je mûris et commence de me donner les moyens d'accéder un jour, peut-être, à l'enseignement supérieur. Ma thèse avance. J'ai engrangé des kilos de vieux papiers et suis riche d'un passé qui va m'armer non seulement pour mieux connaître le passé et le présent mais pour répondre également aux défis tourmentés de celui-ci. *Historia magistra vitae* avait déclaré Cicéron aux temps de la splendeur romaine !

Au sortir de la Casa de Velázquez, je pouvais rejoindre l'université de Bordeaux mais nous faisons le choix de nous arrêter à Pau où le « le soupir sensuel qui vient d'Espagne » prolonge les ensorcellements des sonorités et des paysages dont nous ressentons la séduction et la brûlure encore toutes fraîches.

Installé en Béarn - je viens d'être élu maître de conférences -, s'opère la seconde rencontre marquante. Mady Sallenave assiste à mes cours. Elle a même la faiblesse d'y rester. Elle me trouve sévère mais je ne suis qu'exigeant. J'ai beaucoup d'estime pour cette femme qui, après avoir élevé cinq enfants, se remet aux études. Je la trouve très espagnole et débordante de vie. Mady nous fait connaître Louis, amoureux et historien de son Béarn natal. Et là, une nouvelle fois, la magie de l'amitié tisse tout de suite une toile indestructible. Merci Mady et Louis pour vos immenses qualités de cœur, votre délicatesse et pour toutes ces valeurs qui nous lient si fort ! Merci de nous avoir mis en rapport avec tant de vos merveilleux amis et un milieu palois avec lequel les complicités n'on fait que s'enrichir !

A tous ces bonheurs, nous fûmes un jour arrachés.

L'université Rennes 2 venait de créer un poste de professeur des universités libellé : *histoire et littérature du Siècle d'or espagnol*. J'avais une thèse de troisième cycle en littérature. J'avais travaillé sur un des trois grands romans picaresques espagnols, tous les trois des chefs-d'œuvre inclassables. Je venais, par ailleurs, de soutenir une thèse d'Etat, que Bartolomé Bennassar avait qualifiée de « monumentale » parachevant de la sorte mon incursion dans l'histoire moderne de l'Espagne, un travail de fond déroulé sur

douze ans auquel je me sentais lié par une fidélité instinctive. Le poste correspondait à mon profil. ^{ANNALES 2015} J'ai donc tenté ma chance et ai emporté, de haute lutte, le concours.

Nous voilà partis à Rennes où nous avons habité la pluie et le vent les huit premiers mois de notre séjour de treize ans. Mais Rennes, ville fluviale, aquatique et brumeuse, allait me réserver les plus belles années et les moments les plus intenses de ma vie universitaire. Je touchais, enfin, au but que j'avais toujours rêvé d'atteindre. J'allais, en effet, pouvoir continuer d'introduire mes étudiants aux sortilèges de l'Espagne, non aux discours de surface mais à ses troubles profondeurs et aux blessures indélébiles de sa mémoire. Lorsqu'on touche à cette grande nation, comment se déprendre des éblouissements qu'éveillent les accents tremblés de ses poètes et tout particulièrement de l'alchimie de l'attaque envoûtante de *la Nuit obscure* de Jean de la Croix:

En una noche oscura

Au cours d'une nuit obscure Dans une
nuit obscure

con ansias en amores inflamada,
par des désirs d'amour tout ardée
par un désir d'amour tout embrasée
oh dichosa ventura, oh joyeuse
aventure oh joyeuse aventure
sali sin ser notada sortis à pas
feutrés

sortis sans me

montrer

estando ya mi casa sosegada

une fois ma maison enfin apaisée quand ma
maison fut enfin apaisée

tout entaillée de tramés vocaliques et consonantiques déployés dans la subtile combinaison des vers heptasyllabes et endécasyllabes, rehaussés par une sorte de féerie incantatoire. Dans le souffle qui la porte, la courbe de la strophe fonde le miracle incarné de l'expression poétique pour y faire surgir « un lieu hors de tout lieu », et l'envoûtement d'un « réel absolu ». Ces vers coulés

dans l'univers sonore de la langue espagnole, frôlent, l'espace d'un instant de plénitude accomplie d'elle-même, la puissance créatrice du langage, jailli de l'énigme de mots et des marges silencieuse du poème. Us traduisent ce qu'avec bonheur Jacques Ancet nomme « l'ineffable du sens ». Longtemps, je fus captif de la langue des poètes : Jean de la Croix, Lorca, Machado, Pierre Emmanuel, Patrice de la Tour du Pin, Octavio Paz, Ossip Mandelstam, Char et Celan m'escortent depuis l'adolescence. Je leur voue aujourd'hui encore la même fervente dévotion.

Mais pour qui a consacré sa vie à la recherche et à l'enseignement de la littérature et de l'histoire de cette époque éblouissante connue sous le nom de Siècle d'or, l'enchantement est au rendez-vous. Si l'on a mis en exergue la précocité de la contribution de l'Espagne aux grandes révolutions mentales de la Modernité des temps, celle-ci le doit, pour une bonne part, à ce prince de l'imaginaire, nommé Cervantès. Mais Cervantès, on ne le refait pas, on ne peut, tout au plus, que le continuer, le balbutier, lui qui a libéré à tout jamais les mécanismes enténébrés de la fiction toujours nimbée de poésie. Qui, à l'époque, a inventé, le récit dans le récit, la délégation de narration, les voix plurielles et enchevêtrées d'un discours littéraire étagé de bas en haut et non étalé dans sa conventionnelle trame chronologique ? Qui a su pousser dans un chef-d'œuvre unique, donc non reproductible, la liberté souveraine de l'écriture romanesque aux confins d'elle-même, à son point de rupture ? Assurément Cervantès dans *Le mariage trompeur et le colloque des chiens*, mixant, en toute indépendance, dialogue et récit, deux genres pourtant antinomiques qu'il est le premier à fondre dans une surprenante dualité, qui n'est nullement le lieu du double, mais la radicale unité de tout acte créateur. Une telle démarche traduit cependant les secousses internes d'un pays qui contrairement à la France n'a pas créé des chefs-d'œuvre en série, sauf au théâtre, mais des singularités qui brisent toute rhétorique de la norme. Dans l'exubérance de ses manifestations, on y surprend toutefois inscrits au plus profond des poèmes métaphysiques dévastés de Quevedo, les gouffres et les abîmes d'une souffrance qui monte à l'aigu, le cri surplombant l'enfantement d'une écriture torturée, appelée le conceptisme. Toutes les grandes œuvres viennent du lointain et du

silence. La floraison des chefs-d'œuvre espagnols du Siècle d'or porte au dedans d'elle-même son impérissable magnificence.

A l'instar des pères fondateurs de ma discipline, je n'ai jamais dissocié histoire et littérature, persuadé que sous les mots il y a les cultures et le paysage mental qui les a façonnés, le socle d'une sorte de poussée d'ensemble qui restitue les mouvements profonds et massifs posés dans la longue durée et l'épaisseur de temps qui les recouvre. Je fus attiré à l'hispanisme à la suite de la lecture d'un ouvrage d'une rare intelligence et d'une érudition flamboyante *Erasme et l'Espagne. Recherches sur l'histoire spirituelle du XVI^e siècle* de Marcel Bataillon. Si j'épousais le discours fédérateur de l'Histoire, je compris vite que, tout d'abord, les grands livres produisent de grands mirages, ensuite, que l'on ne copie jamais ses maîtres car ils sont inimitables. J'optai cependant pour l'histoire religieuse car si on venait à la retrancher, la compréhension des sociétés resterait incomplète et me mis à explorer, non la ligne de crête de la spiritualité, mais les réalités de terrain, telles qu'elles se révèlent, à travers le manuscrit et l'imprimé, à des étages bien plus bas. Aussi, je plantai mon poste d'observation sur le bas clergé et les mentalités religieuses dans l'hy-pertrophique archevêché de Tolède (1550-1621). Au champ d'observation des seules élites, je substituais celui du bas clergé et des fidèles, la masse sociologique des croyants. Mais pour y pénétrer il me fallut devenir, géographe autant qu'historien, sociologue autant que juriste, théologien autant qu'économiste tellement j'avais le désir de plonger dans l'ample matière dont par bribes et discontinuités je restituais les échos et les voix. Je vérifiais, au fil de la recherche, le précepte de notre vieux maître à tous, Gaston Bachelard : « toute question est un nœud d'interdépendance, un tissu de relations ». Ainsi brisant les frontières, je m'ouvris à la transversalité des sciences humaines pour faire entrer la vaste moisson enfouie au plus épais d'archives généreuses mais dispersées. Aussi je m'interrogeai sur l'assise matérielle du bas clergé, les contrastes entre prêtres titulaires et la cohorte des chapelains prolétaires, son niveau d'étude, son milieu d'origine, ses motivations pastorales. Ne pouvant m'affranchir d'une connaissance approfondie du système bénéficiai, j'eus recours à des lourds et massifs traités d'une précision remarquable. Comment et à travers quels supports le bas clergé a-t-il encadré la pratique religieuse des fidèles? Quel fut le rôle joué par les

confréries dans la christia- nisation des villes et des campagnes ? Comment ont fonctionné les vecteurs d'acculturation mis en place, à savoir l'imprimerie, le catéchisme et l'école ? Comment également le bas clergé a-t-il réagi, voire combattu l'insertion dans l'Église du XVI^e siècle espagnol des descendants de Juifs convertis au catholicisme, ces judéo- convers, soumis à la ségrégation des statuts de pureté de sang ? Sur ce point, les Jésuites, jusqu'à la cinquième congrégation générale, tenue à Rome en 1593, furent remarquablement exemplaires. Comment, enfin, mesurer, sollicitant les inventaires après décès, la culture de ces prêtres à travers le fonds de leur bibliothèque ? Autant de questions qui ont, des années durant, taraudé ma curiosité et auxquelles j'espère avoir apporté, par mes publications, une modeste contribution.

L'occasion m'est fournie de rendre hommage à mes maîtres, dont certains furent éminents et à mes étudiants qui, une fois lauréats du concours de l'agrégation, ont souhaité s'inscrire en thèse avec moi et poursuivre l'aventure de l'esprit, indéfinie, recommencée, telle une fouille toujours inachevée. J'ai été un professeur comblé. Plus d'une fois m'est revenu à l'esprit ce mot d'une étonnante justesse de Michelet, le visionnaire : « l'enseignement, c'est l'amitié »

Je voudrais exprimer à présent ma dette à l'égard du Béarn, de ce Béarn avec lequel les royaumes d'Espagne ont fécondé au cours des âges une longue histoire toute traversée d'échanges culturels et matériels. A ce Béarn qui a été un refuge et une terre d'accueil pour tant d'Espagnols. Il suffit de parcourir le cimetière de Pau pour que posant le regard sur les tombes, le visiteur découvre l'étendue de la présence venue de l'autre côté des Pyrénées. Au hasard de mes lectures, je relève cet extrait. « En 1765, le Parlement de Pau indique dans un rapport envoyé au roi le nombre de jeunes filles espagnoles confiées aux communautés religieuses de la ville. Les parlementaires palois prient le roi de créer un pensionnat de garçons pour cette clientèle étrangère. Cette « espèce de branche de commerce », disent-ils, serait pour le pays qui a tant de relations avec l'Espagne « non moins utile que les autres et plus honorable ».

Quelques années plus tard, à l'époque révolutionnaire, les villes de Pau et d'Oloron, reprenant l'idée du Parlement, demandent, elles aussi, la création d'un collège et font mention de jeunes ¹³⁴espagnols

en pension dans leurs murs ». Toutes ces renseignements je le ai puisés dans un ouvrage de Paul Mérimée, *L'influence française en Espagne au XVIII^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1936. Paul Mérimée était le fils d'Ernest Mérimée, le cousin de Prosper Mérimée. Ernest Mérimée fut professeur au Lycée de Pau de 1872 à 1875. C'est à Pau que ce professeur de lettres classiques, « sensible aux charmes de cette cité délicieuse », ne put nullement se soustraire à la fascination de l'Espagne. Aussi se mit-il à l'étude de sa langue et à la découverte du pays et de ses habitants. C'est lui qui occupa la première chaire d'espagnol créée en France, à Toulouse en 1886, mais c'est à Pau que se situe le berceau de l'hispanisme.

L'Espagne n'est pas en reste. C'est à Deusto, de l'autre côté du pont qui enjambe la ria de du Nervión, à Bilbao, que va naître, le 9 juillet 1897, Jean Cassou, d'un père Béarnais, ingénieur des Arts et manufactures, et d'une mère espagnole, juive andalouse. Jean Cassou, hispaniste distingué, poète, incomparable traducteur, essayiste, membre, un temps, du cabinet Léon Bérard, résistant, fut membre de l'Académie de Béarn, de 1927 à 1941, année où il présenta sa démission. Réfugié à Toulouse, comme son beau-frère Vladimir Jankélévitch, ils furent l'un et l'autre protégés et cachés par l'intrépide et lucide, Bruno de Solages, le recteur à l'époque de l'Institut catholique de Toulouse. Un ouvrage vient d'être consacré à Mgr Bruno de Solages dont la préface a été rédigée par Mgr André Dupleix. Il revenait à Béatrice Berlowitz de réaliser ces entretiens inoubliables avec Vladimir Jankélévitch intitulés *Quelque part dans l'inachevé*, un titre volé à Rilke, et par là même de nous ramener, une nouvelle fois, à l'Académie de Béarn. Béatrice Berlowitz est la fille d'Yvonne Escoula, elle-même trilingue, français, allemand et espagnol, agrégée d'allemand, membre également de l'Académie de Béarn de 1972 à 1987. Une année durant, j'ai joui de la chance unique d'assister au cours public de philosophie donné par Vladimir Jankélévitch en Sorbonne. J'en fus subjugué. Il était un virtuose de la parole, un funambule du concept, un musicologue hors pair. Peut-on oublier les pages étincelantes consacrées à Ravel ? J'appris à son cours que la gloire n'est pas d'être connu ou reconnu mais tout simplement attendu. En effet, l'espace d'une semaine, je vivais dans l'impatience du

prochain cours tant il me semblait que j'étais orphelin de l'essentiel.

ANNALES ZOI 5

Revenu à Pau, d'autres pistes et d'autres complicités se sont présentées à moi. J'ai renoué tout de suite avec Les Archives Nationales de France, Le Centre de Documentation juive contemporaine de Paris, les Archives départementales de Pyrénées Atlantiques de Pau et celles de l'évêché de Bayonne. Je n'aurai garde d'oublier dans cette liste l'abbaye de Belloc et frère Marc Doucet pas plus que les témoins encore vivants de l'époque 1940-1944 sur laquelle je travaille, soit des témoins directs, soit des témoins indirects qui m'ont tous ouvert leur porte et leurs archives. Je suis devenu ou redevenu familier de la Bibliothèque universitaire, de l'usine des tramways tout comme de la bibliothèque de culture religieuse. Aussi m'est-il agréable de saluer Madame Catherine de Richecour et ses collaboratrices. Je manquerai à tous mes devoirs si je ne nommais pas également trois amis qui me sont chers : Mgr Robert Sarrabère, Maître Bertrand Dupin et Jacques Magendie pour leur écoute, leurs connivences et l'aide inappréciable qu'ils m'apportent.

Je voudrais, enfin, remercier du fond du cœur tous les amis qui ont eu l'obligeance de se déplacer pour venir m'entourer

En exprimant votre désir de me voir venir nourrir les rangs de votre noble Académie, j'ai l'intime conviction, que vous avez rendu le plus vibrant des hommages à trois patries : au Béarn, à la France et à l'Espagne. En un mot, vous avez fait l'éloge de la diversité et de l'altérité. Merci d'accueillir ce garçon qui est parti, le 16 septembre 1959, du Pays basque espagnol, pour un long voyage, homme aujourd'hui devant vous, qui voudrait vous exprimer une fois encore toute sa gratitude, mes chers confrères, et vous redire de toujours parier sur la prodigieuse liberté des savoirs par lesquels nous devenons frères et héritiers d'un avenir commun.

Merci

